

L'inquiétante étrangeté, la Chose et l'écriture de la subjectivité

pierre-paul parent

L'expérience analytique confronte le sujet à une inquiétante étrangeté à soi-même, le sujet masculin en particulier. Cette inquiétante étrangeté, qui renvoie à une recherche incessante mais impossible de retrouvailles de la Chose, fait en général objet de refoulement. Le travail de l'analyse consistera justement à débusquer une recherche de jouissance qui se cache derrière ces refoulements et à tenter d'écrire ce qui fera la trame de la subjectivité. Être sujet, c'est donc renoncer au refoulement de la Jouissance ou à une contrainte du moi à partir d'enjeux moraux. C'est supporter ce qui est fait de structure, l'assumer et en faire l'objet d'une éthique. Une éthique qui consistera à ne « pas céder sur son désir » et exigera l'effort de dire, malgré les limites d'un tel dire de sa vérité subjective.

Les trois éléments de ce titre pourraient être reliés par un mot représentant le moteur du travail de l'analyse, à savoir le désir. Le chemin de l'analyse ne consiste-t-il pas essentiellement en un parcours subjectif de décryptage des traces, des effets et des marques du désir? Traces qui apparaissent tant dans les signifiants du sujet et dans les symptômes qui se manifesteront en cours d'analyse, que dans le fantasme qui est au cœur même de la trajectoire subjective. Or, en début d'analyse, ce qui relève du désir se présente sous les allures d'une inquiétante étrangeté à soi-même, génératrice d'angoisse. En quoi une telle étrangeté peut-elle avoir affaire avec le désir de cette personne, et comment l'accès à la subjectivité consistera-t-il justement au travail même sur cette étrangeté du départ, c'est là la tâche de l'analyste d'aider quelqu'un à réaliser un tel parcours.

Quant à la personne qui rencontre l'analyste, elle plonge à son corps défendant dans un long travail de mise en évidence de ce qui se laisse voir à l'intérieur même de cette angoisse. Ceci ne se réalise pas sans effets. Un de ceux-ci — et non le moindre — consiste en la découverte que le désir prend sa source et son énergie dans une recherche vouée à l'échec de « retrouvailles de la Chose ». Au cours de l'analyse, le sujet découvre qu'il a centré sa vie sur cette recherche, sous des formes différentes et selon des voies diverses, mais que les « retrouvailles » sont impossibles à quiconque parle. C'est dans un travail douloureux que quelqu'un fait une telle découverte et est confronté à la nécessité de renoncer à une telle recherche, et au « devoir passer par la parole » pour accéder à son désir.

C'est donc sur le terrain même des multiples renoncements à des jouissances pressenties comme interdites, mais structurellement impossibles, que peut surgir le désir. Il est donc à la fois si intimement connecté à cette recherche de la Chose

mais par ailleurs si paradoxalement confrontation à l'horreur provoquée par une telle recherche et renonciation à une telle recherche, que l'accession à la position de sujet désirant donne le vertige en quelque sorte.

Ces idées guideront nos avancées : à partir d'éléments tirés de la clinique, nous allons voir comment ces considérations premières pourraient s'enchaîner pour une meilleure compréhension. Tout au long de ce travail, nous garderons présente à l'esprit la fonction de l'analyste qui consiste justement à faire passer l'autre au statut du « sujet de son inconscient ».

Inquiétante étrangeté et discours inconscient

Le discours inconscient — structuré comme un langage — s'introduit à l'intérieur même du discours conscient comme un « fauteur de trouble », ce qui vient souvent court-circuiter ce dernier. Le surgissement d'un autre discours, perçu comme un ailleurs, sera alors vécu comme revêtant les caractères d'une inquiétante étrangeté. Ses manifestations peuvent aller jusqu'à faire basculer, dans le cas de la folie, les constructions du moi, c'est-à-dire, tout ce qui s'est édifié sur le mode de l'identification, du miroir, du semblable, en réponse aux attentes des autres. En parlant de constructions du moi, nous faisons référence à ce que Lacan qualifiait de « structure paranoïaque du moi et de la connaissance » (Lacan, 1966). L'accès à la subjectivité implique nécessairement cette déconstruction du moi. En effet, « c'est dans la désagrégation de l'unité imaginaire que constitue le moi, que le *sujet* trouve le matériel signifiant de ses symptômes. Et c'est de la sorte d'intérêt qu'éveille en lui le moi, que viennent les significations qui en détournent son discours » (Lacan, 1966, 427).

Plutôt que de répondre à la demande explicite de consolidation du moi, l'analyste vient mettre l'autre au travail de la déconstruction de cette structure moiïque, déconstruction qui faisait dire à un analysant : « vous ne m'écoutez pas, vous écoutez juste ce qui sortait de moi ». Écouter ce qui, sortant du moi, venait comme en position « d'ex-timité », n'est-ce pas là l'enjeu de l'analyse? (Miller, 1984). Pour expliciter ce qui vient ici apparaître comme une « extimité » de l'intime, nous nous appuyons sur quelques exemples cliniques.

Un homme faisait face depuis quelques temps à une anxiété diffuse et envahissante. À une question posée à propos d'événements qui avaient éventuellement précédé l'apparition de cette angoisse, il répondit qu'il « lui était arrivé » un accident de voiture qu'il ne pouvait pas expliquer. Sa voiture était en bon état « et pourtant, c'était arrivé ». Il en vint à se demander s'il n'était pas par hasard la cause d'un tel accident? Progressivement, cette « perte de contrôle » le renvoya à un ailleurs, à ce qui se passait dans son couple qui s'en allait à vau-l'eau!

Cet exemple nous montre bien la tendance propre à chacun de vouloir écarter de soi « cet ailleurs si intime », cette « extimité » du sujet à lui-même : ce qui est étrange, non pas ailleurs ou en dehors de soi, mais si près de soi, le refoulé qui vient ici faire retour. Cette étrangeté signe notre propre altérité, celle de

l'inconscient à l'intérieur de nous-même, qui nous amène dans des chemins où nous ne voudrions pas aller. Dans un livre intitulé *Étrangers à nous-mêmes*, Julia Kristeva dit à ce propos : « Multiples sont les variantes de l'inquiétante étrangeté : toutes réitérent ma difficulté à me placer par rapport à l'autre, et refont le trajet de l'identification projective qui gît au fondement de mon ascension à l'autonomie » (Kristeva, 1988, 276).

L'inquiétante étrangeté suscite l'angoisse et l'épouvante. Quelque chose aurait dû rester dans l'ombre et en est sorti. Que faire face à l'irruption de cette inquiétante étrangeté à soi-même? C'est devant une incapacité à réorganiser les barrières du refoulement, à reconstruire des Noms-du-Père, c'est-à-dire, à restaurer un espace du sens que cet homme était venu en analyse. Des Noms du Père, Lacan dira : « C'est dans le nom du père qu'il nous faut reconnaître le support de la fonction symbolique qui, depuis l'orée des temps historiques, identifie sa personne à la figure de la loi » (Lacan, 1966, 279). Cet accident lui était apparu « étrange », inassimilable, non articulable avec son univers de sens, avec la logique consciente. Quelque chose échappait ici à la fonction symbolique, ne lui était pas assimilable.

Mais, quelqu'un supportera-t-il de questionner cet univers de sens? Acceptera-t-il, comme Alice, d'entrer dans cet univers de l'autre côté du miroir, et qu'y trouvera-t-elle? Le surgissement de l'inquiétante étrangeté à soi-même déséquilibre l'univers du sens et confronte la personne à de l'insensé, du non-sens. C'est avec cette épithète que la personne qualifiera ce qui, de l'ordre de l'inconscient, fait irruption dans son vécu conscient. Nous allons voir maintenant comment un tel surgissement était vécu par une jeune femme qui avait présenté une demande d'analyse.

Une jeune femme vient en analyse à la suite d'événements où elle a été confrontée à la maladie et à la mort de proches. Ces événements, ajoutés à d'autres, étaient venus briser une certaine image d'elle-même qu'elle avait réussi à édifier « de peine et de misère », dans l'espoir, disait-elle, de rattacher les morceaux. Tentant de parler de son histoire, ce qu'elle raconta dès le début la renvoyait à une question fondamentale : pourrait-elle trouver dans la féminité ou même dans la maternité un outil d'unification de son corps? Des souvenirs venaient faire obstacle à une telle advenue : aussi loin qu'elle se rappelait, elle n'avait jamais voulu être une fille. La position des hommes n'y avait pas concouru : à partir de l'âge de sept ans environ, elle avait fait l'objet d'abus sexuels de la part du grand-père paternel; par ailleurs, son père haïssait apparemment les femmes et dévalorisait son épouse auprès de ses enfants; adolescente, elle aurait attendu de lui une parole, un geste paternel : ce qu'il apportait venait plutôt en excès. Par exemple, il lui avait acheté une voiture alors qu'elle n'en demandait pas, payé un voyage à l'étranger alors qu'elle lui avait demandé de s'intéresser un peu à elle. Pouvait-elle se fier à lui?

La parole des femmes, quant à elle, aurait-elle pu être croyable? Il ne semblait pas : sa grand-mère maternelle réduisait la sexualité féminine à la fonction de

reproduction : « on ferme la lumière et on fait des enfants ». Sa mère semblait réduite à l'état de servante, toujours en attente de la validation de ses gestes par son conjoint, mais en même temps toujours revendicatrice d'une autre place.

Comment, dans de telles conditions, puiser dans le discours de l'Autre ce qui aurait pu la définir comme femme et comme mère? Un de ses symptômes avait justement à voir avec la possibilité d'être mère : suite à des manifestations morbides, et après consultation d'un médecin, elle craignait une endométriose. Hospitalisée pour une laparoscopie, elle eut une discussion assez animée avec sa mère, au sujet de conflits relationnels à l'intérieur de sa famille. La nuit suivante, elle fit un rêve. Avec un de ses frères, elle pêchait au lac où ses parents avaient un chalet d'été, près de la demeure des grand-parents maternels. Elle raconta son rêve ainsi : « je sortais des truites ». Ce rêve venait « mettre en mots, représenter » cet état de destruction intérieure d'où originait, du moins pouvait-on en faire l'hypothèse, cette difficulté face à la maternité.

Il s'agissait ici d'une femme en début d'analyse, qui tentait de mettre des mots sur des événements traumatisants qui s'étaient déroulés dans son enfance. Cet événement souvenir avait cristallisé en quelque sorte une « étrangeté » à elle-même qui la détruisait. D'où un sentiment d'inquiétante étrangeté auquel elle était confrontée depuis quelques années. Ce rêve venait mettre en mots tout ce sentiment de fraction du moi, d'ef-fraction dans le moi d'un autre discours, discours qui avait à voir avec la jouissance de l'Autre et avec lequel elle était aux prises. En parlant de Jouissance de l'Autre, nous entendons une jouissance qui déborde le cadre de la jouissance sexuelle proprement dite et que cette dernière ne parvient pas à contenir.

Que pouvait-il apparaître d'autre à travers ces souvenirs, ces événements du passé, ce symptôme présent, qui manifestaient de façon évidente cette étrangeté à soi-même? Faisant référence aux abus sexuels vécus dans son enfance, cette jeune femme se demandait non sans angoisse : « ai-je été partie prenante de ce qui s'est passé alors? » La représentation du traumatisme, à savoir ce qui vient faire effraction dans le vivant, prenait ici cette forme en fonction de son histoire. En effet, ce qui décentre quelqu'un par rapport au discours conscient et le plonge dans un autre ordre de discours, c'est ce qui constitue la trame inconsciente de sa subjectivité.

En venir à se demander si on n'a pas été « partie prenante » de cette recherche d'une jouissance interdite, questionne ce qu'il en est du rapport conscient à la jouissance, en principe objet de refoulement. Cette recherche, inconsciente il est vrai, n'apparaît-elle pas alors comme une tentative de retrouvailles de l'objet perdu, pour reprendre une expression de Freud? Ou, pour reprendre cela autrement, n'y a-t-il pas, dans une demande d'analyse, demande de retrouvailles de la Chose? Nous allons aborder maintenant ce qui nous semble au cœur même de ce mouvement d'où origine la demande, à savoir la pulsion. Cette pulsion qui est à la fois sous l'emprise de la demande de l'Autre (Pulsion de mort), mais aussi réponse dans le sens de la vie (Pulsion de vie). À la charnière de la demande et de

la réponse, se trouve justement la pulsion qui est au départ recherche de satisfaction en deçà de toute exigence de la Loi. De là viendrait, selon nous, cette « cette perversion polymorphe » qui serait caractéristique de la libido infantile, pour reprendre ce qu'en avance Freud.

Recherche de la Chose (Das Ding)

Nous tenterons dans un premier temps de définir ce que nous entendons par « La Chose ». Dans un langage populaire, parler de la Chose veut tout dire, sans qu'on puisse cependant la nommer. En effet, n'est-elle pas innommable en quelque sorte? Ne sommes-nous toujours pas limités dans la tentative que nous ferions pour la définir : ne pouvons-nous pas la désigner uniquement que comme cette Chose aux consonances sexuelles évidentes dans le cas qui intéresse l'expression populaire?

Essayons de définir ce que nous entendons par « recherche de la Chose ». Jacques Lacan, commentant un texte de Freud extrait de *L'esquisse d'une psychologie scientifique*, dira : « Le complexe du *nebenmensch* (du prochain) se sépare en deux parties, dont l'une s'impose par un appareil constant, qui reste ensemble comme chose — das Ding » (Lacan, 1986, 64). Lacan en fait comme le moteur de toute la démarche du sujet. Nous ne pouvons pas ne pas rappeler ici ce que Freud avançait à propos de l'intelligence créatrice, et où il affirmait qu'elle était recherche de transformation de la réalité à partir du principe du plaisir. La recherche de la Chose ne jouerait-elle pas une fonction similaire pour la personne? C'est ce que nous tenterons de cerner davantage ici.

La mère, pour l'enfant, ne serait que le prototype de la Chose. Étant en position de premier Autre pour celui-ci, de première extériorité, elle peut donc représenter à la fois l'objet perdu (Freud), l'objet à la fois bon ou mauvais (Klein), etc. On pourrait même considérer la mère comme le représentant mythique de la Chose, avec tout ce que cela peut signifier pour un enfant en particulier. Mais, la Chose se situe au-delà des bons et mauvais objets réels; toute représentation rate à « incarner » ce qui est de l'ordre de l'irreprésentable. Dans son séminaire sur l'Éthique de la psychanalyse, Lacan affirme à ce propos :

Le *Ding*, comme *Fremde*, étranger et même hostile à l'occasion, en tout cas comme le premier extérieur, c'est ce autour de quoi s'oriente tout le cheminement du sujet. C'est sans aucun doute un cheminement de contrôle, de référence, par rapport à quoi? — au monde de ses désirs. Il fait la preuve que quelque chose, après tout, est bien là, qui, jusqu'à un certain degré, peut servir. Servir à quoi? — à rien d'autre qu'à référer par rapport à ce monde de souhaits et d'attente, orienté vers ce qui servira à l'occasion à atteindre *das ding* (Lacan, 1986, 65).

Recherche de satisfaction, principe de plaisir, telle est la démarche première d'ordre psychique de tout un chacun. Il nous semble que c'est ce que Lacan entend lorsqu'il dit que le *das Ding* est ce autour de quoi s'oriente tout le cheminement du sujet. Ce parcours rencontrera cependant un obstacle majeur, ce que Freud a défini comme le principe de réalité. Nous pourrions parler de ce principe de réalité en d'autres termes tels que « l'enjeu du social », ou le « devoir passer par la parole pour accéder à toute satisfaction ». Ou, pour le dire encore en d'autres termes, la castration est d'ordre structural, toute personne y est confrontée. Cependant, si cette recherche de la Chose est « ce autour de quoi s'oriente tout le cheminement du sujet », on peut déjà avancer que la castration n'est pas un fait acquis.

À partir de la présentation de symptômes d'un patient, nous allons tout d'abord montrer comment se manifestait pour lui une telle recherche de la Chose. Puis, nous en tirerons quelques considérations sur cet enjeu structural du « devoir passer par le défilé de la parole pour accéder à toute satisfaction ».

Monsieur Lanthier présentait un symptôme en particulier, des *brûlements d'estomac*. Ces *brûlements d'estomac* le ramenaient à sa représentation de petit écolier du feu de l'enfer. Enfant, il avait été effrayé à l'idée de brûler en enfer comme les démons. Son symptôme était comme une mise en scène d'une « flamme qui (le) brûlait au fond du corps », d'un « démon en train de (le) dévorer par en dedans ». Tentant de mettre des mots sur ce symptôme, il se rappela : « petit, j'étais excité quand j'entendais les sirènes des pompiers. (C'était une) sorte de transe. Je voulais qu'on aille me montrer où était le feu. De vrais beaux feux ». Un symptôme qui renvoyait à la recherche d'une jouissance (impossible). Même si cette recherche de « La Chose », comme nous l'avons vu, sera toujours avortée, cela n'empêche pas pour autant une poursuite incessante des retrouvailles avec l'objet. On peut voir en reliant les moments où ce symptôme est apparu chez le patient, que cette recherche de « La Chose » avait à voir avec une position psychique où il était « captif de la Jouissance de l'Autre ». Il se retrouvait alors sans cesse dans une situation où il tentait de répondre à une demande imputée à l'Autre, à travers les demandes parentales. On peut le constater en particulier lorsqu'on considère que ce symptôme se manifesta pour la première fois le jour où il dut quitter la maison pour le collège. Il aurait « préféré être congelé plutôt que de quitter sa mère », dira-t-il à ce propos. Ces brûlements d'estomac réapparaîtront assez tardivement en cours d'analyse, alors qu'il sera question de sa passion à une période donnée pour une femme dont le prénom reprenait, sur un mode inversé, les phonèmes du prénom d'une sœur aînée, ceux d'un frère, les siens, ainsi que ceux d'un cousin que ses parents avaient gardé pendant son enfance. Parlant de sa passion pour cette femme, il ajoutera qu'ils s'aimaient comme des enfants. Un trait commun semblait unir tous ces événements, tout comme ce qui avait marqué sa trajectoire de sujet.

Ce qui avait structuré son histoire venait ici se répéter. En effet, une surdétermination de signifiants et d'événements, que nous ne pouvons pas rappeler complètement ici, semblaient tourner autour de cette recherche de la Chose. Pour ce patient, cette recherche de la Chose aurait pu se formuler ainsi : tenter

d'atteindre ce qui se présentait sous le mode d'un interdit, mais qui en fait était l'objet d'un impossible. Puisqu'une jouissance totale est impossible pour quiconque est pris dans le langage! Une telle recherche ne pouvait en effet être qu'infructueuse. Car, ce feu, cette passion dans la recherche de la Chose lui brûlait le corps. Il en manifestait les symptômes, dans une tentative de répondre à ce qu'il ressentait comme une demande de l'Autre, à travers les demandes parentales, celles de la mère en particulier.

Une telle recherche sera nécessairement infructueuse, comme le mentionne Lacan. « Cet objet là, quand toutes les conditions seront remplies, au bout du compte — bien entendu, il est clair que ce qu'il s'agit de trouver ne peut pas être retrouvé. (...) Quelque chose est là en attendant mieux, ou en attendant pire, mais en attendant » (Lacan, 1986, 65). Reprenant une terminologie freudienne, Lacan dira à ce propos :

Le principe du plaisir gouverne la recherche de l'objet, et lui impose ces détours qui conservent sa distance par rapport à sa fin. *Das Ding* se présente et s'isole comme le terme étranger autour de quoi tourne tout le mouvement de la *Vorstellung* (représentation), que Freud nous montre gouverné par le principe régulateur, le dit principe du plaisir [...]. Et, c'est autour de ce *das Ding* que pivote tout ce progrès adaptatif, si particulier chez l'homme pour autant que le processus symbolique s'y montre extricablement tramé (Lacan, 1986, 72).

Nous percevons à travers cette errance à la recherche de la Chose le caractère métonymique du désir; nous y voyons aussi que la Chose se présente comme ce qui motive le sujet dans toutes ses démarches, qu'elle renvoie à ce *wunsch*, ce souhait qui se revêt un caractère particulier, irréductible. Mais cette recherche, comme le montre Lacan, est vouée à l'échec puisqu'il est « de la nature de l'objet d'être perdu comme tel ». Et, on ne retrouve *das Ding* « tout au plus que comme regret ». En effet, la spécificité même du désir est bien que le sujet ne puisse accéder à la Chose, ce à quoi renverrait la jouissance et cette angoisse qui lui est liée. C'est aussi ce désir qui inspirera tout progrès adaptatif pour autant, comme le rappelle Lacan, qu'il s'articule au symbolique. En effet, que faire de ce désir « en trop » qui travaille le sujet? Continuer à répéter ou tenter de l'articuler à une écriture subjective autre que celle de la répétition? Nous allons tenter, dans le dernier point de cette présentation, de voir quelle fonction pourrait jouer le désir dans une tentative d'écriture de la subjectivité.

Le désir et l'écriture de la subjectivité

À travers quelles errances quelqu'un parviendra-t-il à une position de subjectivité? La réflexion poursuivie jusqu'à maintenant nous introduit à cette question

de l'écriture de la subjectivité et des multiples renoncements nécessités par l'exigence de ne pas « céder sur son désir » (Lacan, 1966). Un exemple viendra ici étayer notre propos. Un homme raconta des événements récents ainsi qu'un rêve auquel ces événements lui faisaient penser; ce rêve avait lui aussi suscité un certain nombre d'associations. Dans ce rêve, il était question d'un tableau qui avait attiré son attention : il avait été fasciné par une œuvre picturale, un visage de femme, à l'ancienne, un fusain, de Marc-Aurèle de Foy Suzor-Côté. Ce visage de femme dessiné par un homme ayant vécu entre 1869 et 1937 devait certainement laisser des traces quelque part. Pourquoi était-il comme capté par l'image que représentait ce tableau? Qu'est-ce que cette image venait soulever ou introduire en lui? Il se mit à regarder ce « portrait de femme » sans pourtant y voir autre chose, au départ, que la beauté des traits, la technique de l'artiste, le rendu de l'ensemble, et peut-être aussi (ou surtout?) la place occupée par les signifiants liés au nom de l'artiste quelque part dans son histoire (sa grand-mère maternelle était une Côté : ainsi était-il projeté dans la lignée maternelle?). En se questionnant là-dessus, il se souvint qu'il avait acheté peu de temps auparavant un tableau représentant lui aussi une femme; et que, quelques années plus tôt, il avait aussi acheté un tableau où une femme jouait de la guitare. Qu'est-ce qui venait se répéter là? Qu'est-ce qui venait ainsi frapper à sa porte avec autant d'insistance?

Quelques nuits après avoir vu ce tableau, il fit un rêve : un jeune violoniste concertiste lui demandait d'aller chercher dans un coffre deux stradivarius, dont un que cet artiste voulait proposer à un grand violoniste qui devait donner un concert d'adieux. Ce concert allait se dérouler dans la « salle académique » du collège où il avait fait ses études secondaires. Dans ce rêve, il se voyait comme celui qui devait se « dévouer à cette cause ». Alors qu'il s'en allait à pied chercher ces deux violons, il entendait un chanteur d'opéra qu'il imitait. Il se disait que toute sa vie serait désormais consacrée à la musique. Il lui semblait qu'un des deux violonistes, le plus jeune, s'appelait Isaac Perlman [Isaac père, l'homme (Man)].

Des souvenirs revenaient chez l'acheteur du tableau. Souvenir du traumatisme de la mort de son père trop tôt venue, père qui jouait du violon, chantait et aimait l'opéra. De ce père il avait reçu le goût de la musique, étant lui-même musicien. Souvenir aussi de son violon remisé dans son étui à l'intérieur d'un petit placard où on trouvait toutes sortes de merveilles...

Des traces, des souvenirs, des traits. D'un côté, la capture dans des signifiants, des traits, mots, un regard? Le regard de ces femmes qui le renvoyait au regard de sa mère, et, probablement au-delà de celui-ci, une tentative de représentation de l'irreprésentable, la Chose. D'un autre, ce goût pour la musique dont il avait été possédé très tôt, pris dans les signifiants liés à son père mort, mais qui progressivement était passé du côté du désir, alors même qu'il parvenait à en tirer une certaine satisfaction.

Le passage du côté du désir est en fait ce parcours subjectif où ce qui était au départ « réponse à la demande de l'Autre », prise dans une jouissance se

manifestant à travers cette demande, deviendra progressivement assumé comme une exigence de la structure. Le travail exige cette traversée du fantasme comme construction imaginaire de la réponse à la demande de l'Autre, traversée qui entraîne le renoncement à une telle jouissance. C'est ainsi que quelqu'un pourra parvenir à assumer une position subjective. Par position subjective, nous entendons ici cette position où quelqu'un assume qu'il est sujet de son désir inconscient, un sujet désirant, un sujet qui ne « cède (justement) pas sur son désir ».

À travers l'exigence de devoir passer par la parole, exigence éthique de l'analyse, il y a aussi cette exigence de ne pas céder sur son désir. Et c'est à travers l'assomption d'une telle exigence qu'on peut parler d'une « écriture de la subjectivité ». Quelque chose d'autre va pouvoir enfin s'écrire. Quelque chose qui n'a plus rien à voir avec le discours et la demande de l'Autre. Dans l'analyse, à travers le passage d'un temps premier où on est enjoint de répondre à la demande de l'Autre et cet autre temps où le sujet ne cède pas sur son désir, il y a un changement de posture; cette posture nouvelle, dit Lacan, renvoie à une éthique, celle du *bien-dire*. Une telle éthique exige de « devoir renoncer à la jouissance de la Chose ». Il s'agit ici de se mettre au travail de parvenir à une certaine vérité sur soi. Le désir est donc noué à la recherche de la Chose; mais, pour qu'il y ait désir, il faut cette renonciation à la recherche de l'objet de jouissance.

Tout au long de son analyse, mais plus encore à un moment précis de celle-ci, le sujet est confronté à un enjeu éthique. Si l'éthique de la parole est une première exigence de la règle analytique, nous venons de voir qu'elle se présente à un moment particulier sous la forme du « ne pas céder sur son désir ».

Freud faisait appel à une éthique du respect pour l'irréconciliable à l'intérieur de soi, il ouvrait ainsi la marche dans le sens de cette recherche de vérité du sujet. Dans le séminaire sur l'éthique, Lacan dit à ce propos : « Si la vérité que nous cherchons est une vérité libératrice, c'est une vérité que nous allons chercher à un point de recel de notre sujet. C'est une vérité particulière » (Lacan, 1986, 32). C'est aussi une vérité qui ne peut être dite qu'en partie : s'il n'est éthique que du « bien-dire », comme le fait remarquer Lacan dans *Télévision*, il n'en reste pas moins qu'on ne peut parvenir qu'à la mi-dire, ou même à la mal-dire. Car, les mots, l'ordre symbolique, ne permettent d'en rendre compte qu'à moitié (Lacan, 1974, 9).

Nous l'avons vu plus haut, un tel enjeu éthique de recherche de vérité sur soi est directement lié avec un autre qui, à la suite de Lacan, pourrait être énoncé ainsi : « ne pas céder sur son désir ». Tout le séminaire de Lacan, *L'éthique de la psychanalyse*, a pour objectif de poser cette problématique du désir comme ce qui anime le sujet et ce sur quoi il ne doit fondamentalement pas céder. Dans la dernière partie de ce Séminaire, Lacan amène la lectrice et le lecteur, à travers Antigone, à découvrir la spécificité de l'expérience éthique. Pour Antigone, il s'agissait d'une expérience essentiellement singulière de vérité sur soi et de fidélité à une Loi au-delà des lois humaines, d'une expérience aussi du geste posé dans la solitude, seule face à la mort. Dans cette perspective, Lacan articule le

rapport de l'action au désir qui l'habite : « C'est dans la dimension tragique que s'inscrivent les actions, et que nous sommes sollicités de nous repérer quant aux valeurs » (Lacan, 1986, 361).

La seule chose dont on puisse être coupable, comme Lacan le fait remarquer, c'est de céder sur son désir, puisque celui-ci n'est rien d'autre que ce qui supporte le thème inconscient,

« l'articulation propre de ce qui nous fait nous enraciner dans une destinée particulière, laquelle exige avec instance que la dette soit payée, et il revient, il retourne, et nous ramène toujours dans un certain sillage, dans le sillage de ce qui est proprement notre affaire » (Lacan, 1986, 370).

Céder sur son désir s'accompagne toujours dans la destinée du sujet de quelque trahison.

Conclusion

Dans ce texte, nous avons voulu montrer comment se réalisait dans l'analyse le travail progressif d'apprivoisement de ce qui est au départ vécu comme une inquiétante étrangeté à soi-même. Nous avons vu aussi que ce qui résonnait comme une « aliénation », au sens de venant de l'Autre, était cette « extimité » au plus intime du sujet. Et, si cette intimité est vécue comme une extériorité irrecevable, c'est qu'elle renvoie à un interdit, la recherche inavouée de retrouvailles de « la Chose ».

Parler contient en soi cette exigence de « devoir renoncer à la jouissance de la Chose », si nous en prenons bien la mesure. Il s'agit de se mettre au travail de parvenir à une certaine vérité sur soi et de faire appel à une éthique du respect pour l'irréconciliable à l'intérieur de soi. Plutôt que de rester captif de la jouissance de l'Autre, il s'agit alors d'instaurer un espace de vie, de ne pas céder sur son désir. Tel nous apparaît le parcours commandé du travail analytique; tel aussi pourrait être ce en quoi l'expérience analytique peut informer l'expérience éthique.

pierre-paul parent

université du québec à rimouski
300, allée des ursulines
rimouski G5L 3A1

Références

- Apollon, W., Bergeron, D., Cantin, L., 1990, *Traiter la psychose*, Québec, Éditions du Gifric, Coll. Nœud.
- Apollon, W., 1990-1991, *Séminaires cliniques, année*, notes ronéotypées

- Freud, S., 1895, Esquisse d'une psychologie scientifique, in *La naissance de la psychanalyse*, Paris, Presses universitaires de France, 307-396.
- Freud, S., 1919, L'inquiétante étrangeté in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, Coll. Connaissance de l'Inconscient.
- Kristéva, J., 1988, *Étrangers à nous-mêmes*, Paris, Arthème Fayard.
- Lacan, J., 1966, Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse in *Écrits*, Paris, Seuil, 237-322.
- Lacan, J., 1966, La Chose freudienne in *Écrits*, Paris, Seuil, Coll. Le champ freudien, 401-436.
- Lacan, J., 1986, *Le Séminaire, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, Coll. Le Champ freudien.
- Lacan, J., 1974, *Télévision*, Paris, Seuil, Coll. Champ freudien.
- Miller, J. A., 1984-85, *Séminaire de doctorat*, Université Paris VIII, Département de psychanalyse, notes ronéotypées.
- Ragland-sullivan, E., 1986, *Jacques LACAN and the Philosophy of Psychoanalysis*, Chicago, University of Illinois Press, Chap. 5, Beyond The Phallus?, The question of gender Identity.